

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

HISTOIRE DE LA GUERRE

De l'Antiquité à demain



François Pernot

ellipses

CHAPITRE 1

HISTOIRE DES GUERRES, HISTOIRE DE GUERRE, HISTOIRE DE LA GUERRE

« La guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré : elle paraît interdire qu'on la considère avec objectivité. Elle paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit, on l'exalte. On l'étudie peu ».

Roger Caillois, *Bellone ou la pente de la guerre*

« L'enquête sur la guerre, de la préhistoire à nos jours, bute toujours sur les deux mêmes difficultés : l'impossibilité de définir la guerre dans l'absolu et le mystère, constamment renouvelé, de sa signification historique. Les représentations et les finalités de la guerre sont, en effet, aussi changeantes qu'elle est instable. Un "caméléon", dit Clausewitz, dans De la guerre. Comment l'étudier quand il est impossible de lui donner un seul visage ? »

Louis Gautier, « Introduction », *Mondes en guerre (IV)*
Guerre sans frontières 1945 à nos jours

Si l'on veut étudier la guerre, faire son histoire, il faut toujours en revenir au questionnement de base et d'abord à sa définition : qu'est-ce que la guerre ? de quoi s'agit-il ? Comment la guerre est-elle désignée dans les langues les plus anciennes et les autres langues contemporaines ? Quelle est son étymologie ? À quelle(s) réalité(s) renvoie le mot « guerre » dans les langues anciennes et actuelles ? Et comment sa définition évolue-t-elle ?

« POLEMOS », « BELLUM », « WERRA », « WAR », « GUERRA », « GUERRE »...

En grec, la guerre est désignée par le mot πόλεμος, un terme renvoyant aussi bien à la notion de « guerre », que de « choc », « combat », « dispute », « lutte », « querelle » et vient de « polemai », un mot signifiant « se remuer », « être en mouvement ». La guerre est donc déjà synonyme d'agitation, de déplacement, de bouleversement. En latin, le vocable *bellum* viendrait de l'archaïque *duellum*, au sens de « combat de deux », « duel », l'hypothèse étymologique étant ici un dérivé du sanscrit *dweno* qui a peut-être donné « bonus », l'accent est donc mis sur le combattant et sa valeur avec la possibilité d'un rapport étymologique avec « bonus » pour « bon, brave guerrier ». Cependant, le terme *bellum* n'est pas passé dans les langues romanes – sauf pour des usages savants comme « belliqueux », « belliciste » – qui lui ont préféré un mot de racine germanique : *werra*, devenu *werre* en anglais ancien, puis *war*, et *guerre* en français. Ainsi, dans le dictionnaire Littré : « Guerre : Bourguig. gare; provenç. guerra, gerra; espagn. portug. et ital. guerra; bas-lat. werra, mot qu'on trouve dans des textes du temps de Charles le Chauve, mais qui est plus ancien; du germanique: anc. h. allem. werra, querelle; anc. angl. werre; angl. mod. war, guerre ». Le dictionnaire étymologique de la langue française de Gilles Ménage (1650) indique : « Guerre : De l'ancien mot Germanique werre, ou warre, les Écrivains de la Basse-Latinité ont fait werra, qui se trouve dans les Capitulaires de Charles le Chauve, dans Yves de Chartres, & dans Mathieu Pâris. [...] Et c'est, sans contestation, de ce mot Latin Barbare que vient le François guerre, & l'Italien & l'Espagnol guerra. » Celui de Trévoux (1743) apporte quelques indications supplémentaires : « On tient que ce mot vient de l'ancien Germanique Werre, d'où les Écrivains de la basse Latinité ont fait Wera, ou Wouerra, pour signifier guerre. [...] Mais le Sieur Rudbeks, cité dans les Nouvelles de la République des Lettres, & autres Journaux des Savans, fait voir que ce mot vient de l'ancien Suédois. [...] Quelques-uns prétendent que ce mot vient de l'Hébreu, ou Punique, Gara, Combattre, D'autres veulent que nous l'ayons reçu des Goths & des Vandales; & qu'il vient de Wehr, qui se dit encore aujourd'hui en Allemand, & signifie Rempart, Forteresse. Nos anciens Gaulois disoient ger pour guerre, comme les Saxons & les Anglois disoient War; de-là s'est fait guerre, guerra. [...] Chorier dans son hist. du Dauphiné [...] croit que guerre & guerrier vient de Gaissate, ou Gairata, qui selon Servius étoit chez les Gaulois un titre d'honneur, qui n'étoit donné qu'aux plus vaillans d'entre eux.

On trouve très-souvent dans la basse Latinité guerra pour bellum, guerre. Selon ce que nous avons dit ci-dessus au mot GERMAIN, après Cluvier, guerra vient de gerra, vieux mot Celtique, qui signifioit guerre, bellum. »

Force est ici de constater que, dans l'Antiquité, et même encore au Moyen Âge, les définitions de guerre sont assez larges, ainsi, pour Cicéron, c'est « *un débat qui se vide par la force* », mais qu'à partir du XVI^e siècle, les États d'Europe veulent lui donner un cadre et l'institutionnaliser. C'est alors qu'apparaissent des définitions juridiques. Pour Thomas Hobbes, dans *Le Léviathan* en 1551, « *la guerre de tous contre tous* » reflète la nature humaine : l'homme, égoïste, ne cesse jamais de se battre et la société crée la guerre en l'organisant ; elle est donc plus qu'un phénomène naturel et universel, c'est un phénomène social. Pis ! la guerre transcende le pacte social dans la mesure où elle constituerait la trame de la société politique. Au début du XVII^e siècle, pour le juriste néerlandais Hugo de Groot, dit Grotius, c'est « *l'état de ceux qui soutiennent une contestation par la force* » ; il met par écrit ce qu'il est possible de faire et de ne pas faire, avant, pendant et après la guerre. Des règles précises sur sa conduite sont indiquées : elle doit être déclarée, la violence doit y être encadrée, etc. Bref, elle s'institutionnalise, les soldats reçoivent de vrais uniformes identifiant leur camp et les drapeaux nationaux apparaissent, des traditions militaires autour de la « noblesse d'épée » se créent. La définition est reprise dans le dictionnaire de Richelet (1680), : « *Querelle de Princes, ou de peuples qui se vuide par les armes, en se livrant batailles, s'assiégeant & faisant les uns contre les autres toutes sortes d'actes d'hostilité* ». Dans le Furetière (1690), c'est un « *Différent (sic) entre des Etats ou des Princes souverains qui ne se peut terminer par la justice et qu'on ne vuide que par la force* ». L'idée se retrouve dans le dictionnaire de l'Académie française (1^{re} éd. 1694) : « *Querelle entre deux Princes, entre deux Etats Souverains, qui se poursuit par la voye des armes* », de même que dans celui de Trévoux (1743) : « *Différent (sic), querelle entre des Etats ou des Princes souverains qui ne se peut terminer par la justice et qu'on ne vuide que par la force, par la voie des armes* », et dans celui de l'Académie française (4^e éd. 1762) « *Querelle, différent entre deux Princes, entre deux États Souverains, qui se poursuit par la voie des armes* », dans le dictionnaire critique de la langue française de Féraud (1787) « *Guerre, est proprement une querelle entre deux États Souverains, qui se poursuit par la voie des armes* » et de nouveau pour l'Académie française (5^e éd. 1798) : « *Querelle, différent entre deux Princes, entre deux États Souverains, qui se poursuit par la voie des armes* ». Jean-Jacques Rousseau précise dans le *Contrat social* que « ... la guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État ». Force

est de constater que les lexicographes de l'époque moderne s'intéressent au phénomène guerre pour tenter d'en comprendre les motifs et en viennent à avancer des définitions plus raisonnées renvoyant à des impératifs moraux ou religieux : Diderot écrit ainsi dans l'article « paix » de l'Encyclopédie : « *La guerre est un fruit de la dépravation des hommes. C'est une maladie convulsive et violente du corps politique* » avant que ne soient avancées des définitions politiques, juridiques, sociologiques.

Au XIX^e siècle, la dimension « politique » apparaît enfin : pour Clausewitz, la guerre est un acte violent pour contraindre un adversaire, obtenir de lui quelque chose et, selon sa célèbre formule, « *la continuation de la politique par d'autres moyens* ». Il développe donc une conception très politique au sens où la guerre est subordonnée au politique. L'idée est en partie reprise par l'Académie française (6^e éd. 1832) : « *Querelle, différend entre deux princes ou deux nations, qui se vide par la voie des armes ; Action d'un prince, d'un peuple qui en attaque un autre, ou qui résiste à une agression, à une invasion, etc.* » ; le Larousse du XIX^e siècle (1872) va plus loin : « *Lutte à main armée entre deux partis considérables de gens qui cherchent chacun à faire prévaloir leurs prétentions ou à se défendre contre les prétentions des autres* », définition développée dans les éditions suivantes : « *Épreuve de force entre peuples (guerre étrangère) ou entre deux partis d'un même pays (guerre civile) cherchant à conquérir par la violence ce qu'ils n'ont pu obtenir autrement, soit à faire prévaloir leurs prétentions, soit à se défendre contre celles des autres* ».

Enfin, pour Gaston Bouthoul, l'inventeur du terme de « polémologie » en 1945, « *La guerre est une forme de violence qui a pour caractéristique essentielle d'être méthodique et organisée quant aux groupes qui la font et à la manière dont ils la mènent. En outre, elle est limitée dans le temps et dans l'espace et soumise à des règles particulières extrêmement variables... Sa dernière caractéristique est d'être sanglante, car lorsqu'elle ne comporte pas de destructions de vies humaines, elle n'est qu'un conflit ou qu'un échange de menaces. La "guerre froide" n'est pas la guerre*¹ ».

Au XX^e siècle, comme le notent André Corvisier et Hervé Coutau-Bégarie, les définitions laissent de côté un certain nombre de concepts. Il n'est plus question de justice, de souverains ni d'États, et une nouvelle dimension intervient : le recours n'est plus seulement celui à la force seule, mais à celle « armée », ou « des armes »². La guerre ne serait donc qu'un affrontement

1. Bouthoul, Gaston, *La Guerre*, Paris, PUF, 1969, p. 34.

2. Corvisier, André et Coutau-Bégarie, Hervé, *La guerre. Essais historiques*, Paris, Perrin, 2005 [Corvisier, André, *La Guerre. Essais historiques*, Paris, PUF, 1995], p. 9.

« sanglant », « méthodique et organisé » ? Un conflit non sanglant ne serait pas une guerre ? Pas davantage que la « guerre froide » ? Si cette définition est datée, force est de constater qu'au début du XXI^e siècle « conflit » a pratiquement remplacé « guerre », même si les deux mots ne sont pas synonymes, car si toute guerre est un conflit, l'inverse n'est pas vrai et tout conflit n'entraîne pas l'usage de la force.

Avec le XX^e siècle et plus encore le XXI^e, les définitions se font plus pédagogiques : « *Conflit entre deux nations, qui se vide par la voie des armes; action d'un peuple qui en attaque un autre, ou qui résiste à une agression, à une invasion, etc.* » (Académie française, 8^e éd. 1932) et « *Lutte armée entre États; situation de conflit qu'elle implique. (La guerre est le recours à la force armée pour dénouer une situation conflictuelle entre deux ou plusieurs collectivités organisées, clans, factions ou États. Elle consiste pour chacun des adversaires à contraindre l'autre à se soumettre à sa volonté)* » (Larousse 2010). La nouveauté est l'utilisation du terme « conflit », puis de « lutte armée », « collectivités organisées », « clans », ou « factions » et surtout l'idée que la guerre « *consiste pour chacun des adversaires à contraindre l'autre à se soumettre à sa volonté* », ce qui reprend la définition de Clausewitz, en l'élargissant aux « collectivités organisées ». Pour Dario Battistella, la guerre présuppose « *une violence organisée, un homicide généralisé* » – la paix est donc son exact contraire, « *l'absence de cette violence armée, collective et organisée* » – alors que le conflit est « *une interaction sociale mettant en jeu des comportements antagonistes ou hostiles*¹ ». Christian Godin ajoute une dimension : « *La violence entre deux individus ou deux groupes d'individus peut être symbolique (verbale, idéologique); il y a guerre lorsque cette violence s'exerce par les armes. La guerre à mains nues est une façon de parler: on ne fait pas la guerre à coups de poings*² ».

Enfin, les grands centres de recherche mondiaux sur la guerre et sur la paix ont produit des définitions moins de la guerre que des conflits armés autour du précepte selon lequel ces derniers sont liés à un contentieux territorial ou à la contestation d'un régime politique et peuvent être qualifiés comme tels dès lors qu'ils ont causé dans l'année au moins 1 000 morts.

À la fin du XX^e siècle, « conflit(s) » est donc entré dans le champ lexical de la guerre. Cependant, celle-ci est bien autre chose, et même si un conflit est violent et se traduit par un affrontement physique, il n'est pas toujours la guerre, et on ne peut pas donner une définition de celle-ci avec des synonymes :

1. Battistella, Dario, *Paix et guerres au XXI^e siècle*, Paris, Sciences Humaines, 2011, p. 11.

2. Godin, Christian, *La Guerre*, Nantes, Le temps, 2006, p. 11.

il faut prendre en compte un autre facteur, celui de l'autorité politique capable et légitime pour rassembler un groupe d'hommes et les envoyer au combat. Les faits sont têtus et, dans l'Histoire, on en revient toujours à la constante accompagnant la guerre : l'État. « *Comprendre la guerre*, écrit Tristan Lecoq, *c'est d'abord connaître les moyens (humains, financiers, matériels, administratifs...) dont une puissance se dote pour se défendre ou attaquer, pour préserver ou pour conquérir*¹ ».

En analysant toutes ces définitions, il faut constater que toutes ou presque ont des points communs rappelés par Dario Bastistella : une pratique violente et collective (il ne s'agit pas d'une querelle même à mort entre individus), un but à atteindre, une valeur à défendre. Et c'est bien cette définition que nous allons suivre ici : faire l'histoire des actes collectifs et sanglants de violence perpétrés par une communauté organisée afin d'atteindre un objectif politique en exerçant une contrainte plus ou moins brutale sur un autre groupe.

DE « L'HISTOIRE-BATAILLE » AUX *WAR STUDIES*

Pour l'historien, la guerre est un sujet familier. Sa corporation l'a étudiée depuis l'origine et de toutes les façons possibles depuis. Les historiens grecs n'écrivent quasi exclusivement que sur la guerre : Hérodote est l'historien des guerres médiques (499-478 av. J.-C.), Thucydide, celui de la guerre du Péloponnèse (431-404), Polybe, celui des guerres de conquête de Rome, Plutarque et Arrien les narrateurs des expéditions d'Alexandre le Grand, de 336 à 323. À l'origine, l'Histoire est bien l'art du récit de la guerre et, pendant longtemps l'Histoire d'un peuple, d'un État, a d'abord été celle de leurs guerres, au point qu'on peut qualifier l'Histoire de « fille de la guerre ». Depuis un peu moins d'un siècle cependant, cette histoire a évolué vers des études plus sociologiques et culturelles, puis laissé la place à des perspectives géopolitiques, stratégiques, géostratégiques et aujourd'hui prospectives.

C'est ainsi qu'au début du XX^e siècle, dans une vision positiviste et en partie encyclopédique, quelques historiens ont étudié les guerres à l'échelle du monde, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, pour confronter les transformations de l'art militaire et en tirer des conclusions, comme Hans

1. Lecoq, Tristan, « Enseigner l'histoire de la guerre, Enseigner la guerre dans l'histoire, Enseigner la guerre au présent » in [eduscol.education.fr/Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, mars 2020, 9 pages. https://cache.media.eduscol.education.fr/file/Defense/50/9/INTROgenerale-IGENLecoq_1159509.pdf](https://cache.media.eduscol.education.fr/file/Defense/50/9/INTROgenerale-IGENLecoq_1159509.pdf)

Delbrück et son *Histoire de l'art de la guerre dans le cadre de l'histoire politique* en 1907 et le général Jean Colin en 1911 qu'il faut relire avec la magnifique post-face du général Lucien Poirier, puis Emil Daniels en 1910-1913. Peu d'ouvrages de fond paraissent dans l'entre-deux-guerres, sinon quelques synthèses d'histoire militaire nationale, comme les ouvrages de Charles de Gaulle, mais au lendemain de 1945, les études sur la guerre se renouvellent en profondeur. Gaston Bouthoul fait de la guerre un champ d'étude et crée la « polémologie », ou « science de la guerre ». Cependant, il est davantage sociologue qu'historien et son objectif est moral et scientifique : étudier la guerre pour la faire disparaître, objectif louable mais utopique. Il inspire d'ailleurs plus les *Peace Studies* développées en Europe du Nord derrière Johan Galtung, fondateur de l'irénologie, que les *War Studies*.

Ces *War Studies*, premières grandes études sur la guerre, apparaissent au cours des années 1960 en Angleterre et aux États-Unis, leur grand pionnier, Michael Howard, professeur à Cambridge, s'intéressant à la stratégie étudiée dans une démarche historique. Auparavant, en 1961, un ouvrage remarquable a été publié en France, *La Guerre et ses mutations* (2 tomes) de Jean Perré (prix de l'Académie en 1963) traitant l'histoire de la guerre en parallèle à celle de la technologie et de l'armement dans une approche cursive et chronologique et, si certaines de ses analyses ont vieilli, beaucoup demeurent pertinentes et nous ferons plusieurs fois référence à lui. Reste que, si elle « décolle » dans les pays anglo-saxons, l'histoire de la guerre et de la chose militaire stagne alors encore en France, où elle a été longtemps critiquée par l'école des *Annales* comme histoire-bataille, « vieillotte », dépassée (ses détracteurs ne manquent pas de relever que l'enseigner n'a pas évité 1940...), car trop événementielle, voire marquée « à droite », il faut tenir compte des traumatismes des deux guerres mondiales et de la décolonisation... Elle est donc décriée, laissée aux « amateurs » et, en France du moins, glisse des historiens vers les politistes et les sociologues.

Le concept d'« histoire bataille » n'a toutefois pas été inventé par les historiens de l'École des *Annales* rappelle justement Hervé Drévilion dans l'introduction au tome 1 de l'ouvrage qu'il a dirigé avec Giusto Traina sur *Mondes en guerre*, mais par Amans-Alexis Monteil dans *Histoire de Français* (1830-1843) où l'auteur dénonce une histoire trop centrée sur les batailles napoléoniennes et pas assez sur l'histoire sociale ou économique contemporaine. Au milieu du XIX^e siècle, le général Pelet, ancien officier de l'armée napoléonienne, répond à la critique de Monteil en affirmant que l'histoire de la guerre doit combiner histoire des batailles et des campagnes militaires

ainsi qu'analyse des réalités géographiques un conflit. Écrire l'histoire de la guerre, c'est bien mener une étude à différentes échelles spatiales et temporelles, il s'agit là d'un des fils directeurs de notre ouvrage.

Dans les années 1970-1980, l'histoire de la guerre connaît un regain d'intérêt avec le livre de Michael Howard sur la guerre dans l'histoire de l'Occident qui fait date. Et le renouveau en France des mêmes études vient des géographes, en particulier d'Yves Lacoste, qui publie en 1976 *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* puis fonde la revue de géostratégie *Hérodote*. La même année, avec *Penser la guerre*, Raymond Aron combine des approches d'historien, de philosophe, de sociologue et de politologue. Nouvelle avancée dans les années 1990-2000, avec une floraison de travaux, d'abord ceux d'historiens militaires et universitaires des Services Historiques de la Défense (à l'époque Services Historiques de l'Armée de Terre, de la Marine et de l'Armée de l'Air, bientôt rejoints par la Gendarmerie), de l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains (IHCC) et de la Commission française d'histoire militaire (CFHM) dont le regain alors de dynamisme doit beaucoup aux présidences des généraux Fernand Gambiez, (1971-1989) et Jean Delmas (1989-1999), puis d'Hervé Coutau-Bégarie (1999-2005) et de leurs successeurs. Et il faut souligner ici l'extraordinaire somme laissée par le général Alain Bru, avec deux livres majeurs sur les transformations de la guerre et les évolutions de l'armement, sur lesquels nous appuyons plusieurs de nos hypothèses, car si nous avons beaucoup à apprendre en lisant John Keegan, John Lynn, Victor Davis Hanson, Michael Neiberg et Jeremy Black, André Corvisier et Hervé Coutau-Bégarie, Hervé Drévilion, Laurent Henninger et bien d'autres, la liste est loin d'être exhaustive, il ne faut pas négliger la lecture d'auteurs certes plus anciens mais qui constituent des jalons puissants et incontournable de l'histoire de la guerre, tels Alain Bru ou Jean Perré.

Les années 1990-2020 voient éclore une série d'ouvrages « phares », d'abord dans les pays anglo-saxons, ces études adoptant une approche culturelle renouvelant l'historiographie en mettant l'accent sur la vie quotidienne des soldats et leur vécu des batailles. Dans *The Face Of Battle*, traduit en français sous le titre *Anatomie de la bataille*, John Keegan s'intéresse à trois cas – Azincourt (1415), Waterloo (1815), la Somme (1916) – afin de comprendre comment la guerre est perçue et vécue par la troupe sous une pluie de flèches, devant une charge de la cavalerie lourde ou face à un pilonnage d'artillerie pour conclure qu'il n'existe pas de soldat universel, identique à toutes les époques. Il publie également une magistrale et très complète étude sur la guerre (*Histoire de la Guerre. Du néolithique à la guerre du Golfe*) et fait des émules, non seulement